

Recebido em: 30/09/2018.  
Aprovação final: 01/12/2018.

**ESPACES DE PRESTIGE: DE L'HÔTEL ARISTOCRATIQUE AU PALAIS ROM / TSIANE, EN PASSANT PAR LA BELLE CHAMBRE DU PAYSAN.**

*PRESTIGIOUS SPACES: FROM THE ARISTOCRATIC TOWNHOUSE TO THE ROMANIAN / GYPSY PALACE, PASSING THE BEAUTIFUL ROOM OF THE PEASANT.*

*ESPAÇOS DE PRESTÍGIO: DA MANSÃO ARISTOCRÁTICA AO PALÁCIO ROMENO / CIGANO, PASSANDO PELA BELA SALA DO CAMPONÊS.*

*ESPACIOS PRESTIGIOSOS: DESDE EL PALACETE ARISTOCRÁTICO HASTA EL PALACIO GITANO / GITANO, PASANDO POR LA HERMOSA HABITACIÓN DEL CAMPESINO.*

François Ruegg\*

**RÉSUMÉ:** A l'ère de l'espace compté, particulièrement en zone urbaine, on tend à penser que tous nos semblables cherchent à occuper l'espace avec un maximum de rationalité et d'économie. Le phénomène de location privée de son propre espace ne fait qu'affirmer davantage cette impression. Or dans le même temps, avec la démocratisation de la résidence secondaire, avec la migration temporaire ou définitive, les maisons inoccupées se multiplient. Notre contribution se propose, à partir du phénomène dit des « palais tsianes » de Roumanie, souvent inachevés et inhabités, de retracer les significations et les antécédents de cette pratique ostentatoire aussi bien dans les demeures de l'aristocratie que dans les maisons paysannes.

**Mots clés:** occupation de l'espace construit; imaginaire; prestige social; imitation; gentrification.

**ABSTRACT:** *In the era of spare space, especially in urban areas, we tend to think that all our fellow beings seek to occupy space with maximum rationality and economy. The phenomenon of private renting of one's own space only further affirms this impression. But at the same time, with the democratization of secondary*

---

\* Docteur d'Etat ès Lettres et Sciences Humaines de l'Université Paul Valéry de Montpellier, France; Professeur Émérite à l'Institut d'Anthropologie Sociale de l'Université de Fribourg, Suisse; E-mail: francois.ruegg@unifr.ch

*residence, with temporary or permanent migration, the number of unoccupied houses is raising. Based upon the example of the often unfinished and uninhabited so-called "Gypsy palaces" in Rumania, we intend to trace here the meanings and the antecedents of this ostentatious prodigal practice, as well in the aristocratic houses as in the farm houses.*

**Keywords:** *occupation of the built environment; social imaginary; social prestige; imitation; gentrification.*

**RESUMO:** *Na era do espaço contado, especialmente nas áreas urbanas, tendemos a pensar que todos os nossos semelhantes buscam ocupar o espaço com máxima racionalidade e economia. O fenômeno da locação privada do próprio espaço só confirma essa impressão. Mas, ao mesmo tempo, com a democratização da residência secundária, com a migração temporária ou permanente, as casas desocupadas se multiplicam. Nossa contribuição propõe, a partir do fenômeno conhecido como "palácios ciganos" da Romênia, muitas vezes inacabados e desabitados, compreender os significados e os antecedentes desta prática ostentatória, presente não apenas nas mansões da aristocracia, mas também nas casas camponesas.*

**Palavras-chave:** *ocupação do espaço construído; imaginário; prestígio social; imitação; gentrificação.*

**RESUMEN:** *En la era del espacio contado, especialmente en áreas urbanas, tendemos a pensar que todos nuestros semejantes buscan ocupar el espacio con la máxima racionalidad y economía. El fenómeno del alquiler privado del espacio propio confirma esta impresión. Pero al mismo tiempo, con la democratización del segundo hogar, con la migración temporal o permanente, las casas desocupadas se multiplican. Nuestra contribución propone, a partir del fenómeno conocido como los "palacios gitanos" de Rumania, a menudo inacabados y deshabitados, rastrear los significados y los antecedentes de esta práctica ostentatoria tanto en las mansiones de la aristocracia como en las casas campesinas.*

**Palabras clave:** *ocupación del espacio construido; imaginaria; prestigio social; la imitación; gentrificación.*

## **SPACE IS MONEY**

Dans les petits pays, particulièrement en Europe, l'espace devient rare et, selon l'adage qui veut que tout ce qui est rare est cher, cher. Cela se vérifie aussi bien au niveau macroscopique, pour les espaces

aits verts ou les anciens centres historiques, qu'au niveau microscopique, pour les appartements familiaux ou les logements individuels. Pour peu que le paysage, comme c'est le cas de la Suisse, soit largement constitué d'espaces non habitables, montagnes, rochers, glaciers et lacs, l'impression de suroccupation de l'espace se renforce, qu'il s'agisse de la concentration de l'habitat existant ou du développement urbain au détriment de terrains agricoles déclassés. Du coup, le mètre carré habitable augmente de prix sans commune mesure avec le statut du quartier où il se situe. Une des manifestations de ce phénomène est certainement le succès des marchands d'espace intérieur dont les ingénieux ingénieurs inventent chaque mois de nouvelles astuces pour gagner de la place, soit par des systèmes nouveaux de rangement, soit par des partitions légères des espaces existants au moyen de cloisons mobiles, soit encore par la promotion d'espaces aux multiples usages : cuisine faisant partie de la pièce de séjour (au mépris des odeurs de cuisine, mais peut-être est-ce que l'on ne mange plus chaud chez soi ou seulement des plats sortis du four à micro-ondes) ; salon-bureau, bureau-chambre-à-coucher etc. Par ailleurs, on rase des villas familiales pour en faire des immeubles, on coupe son jardin en deux ou en trois pour y placer des maisons jumelles à rendement, on ajoute un étage ou deux à des constructions existantes, rend les caves habitables, ferme les balcons pour en faire des vérandas. Enfin, le temps de l'occupation de l'espace est monnayé également sous forme de locations diverses, du troc des canapés dit *couch surfing* aux sous-locations à court terme, ainsi que nous le montrent les diverses formules mettant à la disposition des « passants » des espaces allant de la simple chambre d'hôte à l'appartement complet.

Face à cette visible maximisation et à cette exploitation financière de l'utilisation de l'espace, on a tendance à oublier le phénomène inverse, à savoir que les maisons vides sont nombreuses également, soit de manière temporaire, faute d'être louées ou vendues, ou simplement durant l'absence temporaire de leurs propriétaires. Ceux-ci, en Europe, s'ils sont du Nord et retraités, séjournent dans le Sud une bonne partie de l'année, profitant d'un climat plus clément et d'un coût de vie plus modeste. D'autres, s'ils sont de l'Est, laissent leur demeure pour aller travailler à l'Ouest et contribuent à cette surpopulation, peut-être

temporaire, tandis que leurs villes et leurs campagnes, comme c'est le cas de la République de Moldova particulièrement, se dépeuplent pour une grande partie de l'année. Cependant, riches de leurs économies acquises au travail, les saisonniers reviennent et construisent souvent de nouvelles demeures pour eux ou pour leurs parents restés au pays, pourvues des dernières astuces technologiques et architecturales du pays où ils ont émigré. J'ai vu ainsi des portes à l'anglaise, peintes en rouge vif, donner accès à une villa de même style britannique, pourvue de plusieurs salles de bains, en pleine campagne gagaouze où les fermes n'ont pas l'eau courante mais dépendent de puits ou de pompes manuelles. Cette maison vide attend que les jeunes travailleurs Moldaves à Londres ou à Manchester reviennent lors d'une hypothétique retraite, jouir du fruit de leurs économies. Entre-temps ils vivent sûrement dans la plus grande promiscuité spatiale pour pouvoir dépenser là-bas ce qu'ils économisent ici. Le phénomène est connu depuis longtemps des sociologues de l'immigration, qui l'ont étudié sous tous ses aspects, y compris celui du retour rêvé au pays, jamais réalisé. Le phénomène est ancien, seuls les migrants changent : ils étaient maghrébins, italiens et turcs avant-hier, espagnols et portugais hier, ils sont moldaves, polonais, ukrainiens, slovaques, kosovars ou roumains aujourd'hui. En arpentant les villages des hautes vallées de la Serbie au milieu des années 1970 j'ai pu constater déjà que de nombreuses maisons paysannes demeuraient vides et abandonnées, tandis que d'autres avaient déjà été reconstruites sur le modèle allemand, en briques et avec un toit en tuiles rouges à deux pentes, sans aucune autre considération architecturale que le standard imaginaire de la modernité, de confort et de solidité de la maison « allemande », par rapport aux maisons locales utilisant les matériaux et les formes traditionnels, à savoir le bois ou la terre pour les murs, le chaume ou les bardeaux pour le toit à quatre pentes.

La cherté de l'espace est donc toute relative et localisée, de même que son taux d'occupation. L'imaginaire et l'imaginaire culturel de l'espace jouent un rôle décisif là où l'on croit avoir affaire à de la rationalité ou de la tradition, comme le montrent les exemples serbe et moldave précédemment cités.

## L'ESPACE IMAGINAIRE OU L'IMAGINAIRE CULTUREL DE L'ESPACE

De même que des sociétés d'Indiens d'Amérique du Nord, Kwakiutl et Pueblos pouvaient-être plus ou moins expressives respectivement, comme l'a montré il y a bien longtemps Ruth Benedict, de même le « besoin d'espace » domestique est-il culturellement et socialement déterminé, comme E. T. Hall (1966) a tenté de le prouver. Hall a étudié très exactement l'espace social du point de vue de la distance qui sépare les interlocuteurs dans différentes circonstances et cultures, en proposant un nouveau concept de « proxémie ». Mais il s'est fait également l'avocat auprès des urbanistes de l'espace vital considéré comme normal pour tel ou tel groupe humain. Cela dit, la capacité d'adaptation de l'homme à un espace plus ou moins restreint montre bien qu'il ne s'agit pas d'une simple « donnée » culturelle. Interviennent également l'imaginaire, les buts poursuivis, l'ordre des priorités et les moyens financiers disponibles. Comment expliquer sinon les entassements volontairement acceptés sur les plages ou ceux auxquels se soumettent en payant les skieurs pour pouvoir gagner le haut des pistes ?

Comme dans toute approche culturaliste, la généralisation des observations faites sur quelques individus à l'ensemble de la société ou de l'ethnie à propos de leur occupation de l'espace comporte toujours le risque d'essentialisation. Cependant elle permet au moins de mettre en échec l'approche rationaliste-objectiviste et purement utilitariste adoptée le plus souvent par les ingénieurs de l'espace, urbanistes et architectes, et de mettre en évidence des normes et des habits différenciés quant à l'occupation de l'espace. Ceux-ci permettent à leur tour d'expliquer des phénomènes apparemment irrationnels ou considérés comme archaïques, comme le besoin de contact avec le sol et la claustrophobie liée à l'habitat superposé (Coloni, 1999), la nécessité d'entreposer et de stocker des vivres pour la mauvaise saison dans son logement, même dans une société de consommation qui fournit tout en tout temps, le besoin de contact permanent avec les voisins, autant de comportements diamétralement opposés

à ceux que devaient provoquer l'invention de la « machine à habiter » telle que conçue et imposée par les théoriciens de l'urbanisme et de l'architecture du 20<sup>e</sup> siècle en Europe de l'Ouest, répandue aujourd'hui jusque dans les cités les plus reculées du monde. Nous ne finissons pas de payer cher ces malentendus ou ces manques de sensibilité imaginaire à l'espace, comme le prouvent à l'échelon mondial également, le chaos social des banlieues couvertes de « grands ensembles ». Ces « gaffes » se sont d'ailleurs produites aussi ailleurs et plus tôt, tant il est vrai que les nombreuses tentatives de sédentarisation, entendons par là aussi « civilisation » de divers peuples nomades ou semi-nomades ont provoqué de désastres sociaux. C'est le cas par exemple des Indiens Bari d'Amazonie étudié de près par Robert Jaulin (1971). Les missionnaires, en voulant construire des logements « convenables » pour les Indiens « sauvages », ruinent l'équilibre subtil de leurs maisons communautaires. C'est le cas également des tentatives successives de la sédentarisation des Rom/Tsiganes depuis le 18<sup>e</sup> siècle (Ruegg, 2011b) qui n'a eu lieu -j'hésite à dire réussi-finalement que sous le communisme.

Sous un autre angle, socio-historique et urbanistique cette fois, Françoise Choay (1979) a bien montré la tension entre deux conceptions radicalement opposées de la ville, correspondant à l'urbanisme « progressiste » d'un côté, rationnel et abstrait, celui qui devait aboutir au machinisme auquel nous avons fait allusion plus haut et à l'urbanisme « culturaliste » de l'autre, plus organique et poétique, opposition de longue date que l'auteure repère à l'œuvre dès la fin du Moyen-Âge. Là encore, la notion d'espace vital est immédiatement liée à l'imaginaire, soit aux représentations sociales (dominantes) de ce qui est considéré socialement et culturellement convenable. Sur le même registre, on citera encore l'exemple devenu banal, dans le domaine de la propriété de l'espace habité ou construit, du recours ou non à des clôtures pour marquer son territoire privé, séparant deux « mentalités », liées certes aussi à la quantité d'espace disponible. Ainsi, dans des territoires peu peuplés et nouvellement conquis ou colonisés et urbanisés, on constate que les espaces publics sont plus généreusement distribués. C'est le cas aussi bien de l'ancien empire

russe et soviétique que de la « Frontier » des Etats-Unis, soit de l'Ouest colonisé en dernier. Dans son ouvrage *La Conquête de l'espace américain* le géographe Paul Claval (1990) s'est précisément penché sur l'imaginaire de l'espace lié à cette conquête.

Quant à la psychologie imaginaire de la perception de l'espace, espaces qui suscitent tantôt la nostalgie (Roux 1999), l'horreur ou au contraire le ravissement, il faut mentionner toute la littérature dédiée au paysage et elle est abondante. De même, la littérature consacrée aux Alpes, historique, littéraire ou esthétique (Reichler, 2002) nous fournit d'intéressantes informations sur les changements intervenus dans la perception des espaces alpins. Globalement on peut dire qu'il s'agit d'un apprivoisement progressif d'espaces considérés autrefois comme sauvages, inhospitaliers et sacrés à la fois. Le nom d'Augustin Berque et sa théorie de l'« Ecoumène » (2000) viennent également à l'esprit, quand il s'agit de l'imaginaire du paysage et de ses fines études relatives au Japon traditionnel. Son arsenal de nouveaux concepts écologiques permet de rendre compte de perceptions et d'occupations changeantes de l'espace ainsi que de conceptions différentes de la « nature » et de l'habitat.

Pendant de nombreux chercheurs rejettent l'imaginaire au nom de la science et de la raison, l'imaginaire étant, depuis Descartes, maîtresse d'erreur. Ainsi, selon une vision fonctionnaliste il faudrait attribuer ces différentes conceptions de l'espace et du territoire ainsi que les variétés d'habitat à des facteurs strictement économiques ou, d'un point de vue écologiste culturaliste déterministe plus extrême, à des facteurs matériels, le climat, les ressources et leur utilisation maximale. D'autres encore y voient des effets neuro-biologiques, Il n'en reste pas moins que l'imaginaire culturel et l'histoire jouent un rôle non négligeable dans la conception et l'aménagement de l'espace micro et macro-social. L'importance de l'imaginaire culturel, c'est-à-dire plus précisément de la conception du monde et de la société ainsi que de la place que chacun y occupe, a été largement reconnu et illustré particulièrement dans des études de cas d'habitat vernaculaire (Bourdieu 1972, Lebeuf, 1961). La dimension historique sur laquelle nous reviendrons plus loin est souvent oubliée en revanche

dans les ethnographies exotiques ou ruralistes qui tendent à adopter la synchronie sous prétexte qu'il s'agit de l'habitat de populations « sans histoire ».

## L'ESPACE HABITÉ COMME REPRÉSENTATION SOCIALE

L'environnement construit ou l'habitat humain et l'architecture vernaculaire ont été étudiés depuis bien des années, aussi bien d'un point de vue systématique (Leroi-Gourhan, 1964 ; Paul Olivier, 1997) que monographique au niveau local, régional et national. Quant à la maison paysanne, j'ai tenté de montrer comment elle servait souvent à illustrer le génie de la nation et de l'ethnie, preuve d'originalité et d'ingéniosité, sous tous ses aspects techniques et fonctionnels et même symboliques (Ruegg, 2011). Chaque école ou théorie anthropologique a produit son interprétation de l'habitat humain, de l'évolutionnisme au structuralisme, en passant par le diffusionnisme, le fonctionnalisme, le néo-évolutionnisme, le matérialisme culturel et j'en passe.

Nous n'allons pas revenir sur la critique que l'on peut faire de ces approches. Dans ses études proprement ethnologiques de l'environnement, Tim Ingold (2003) propose pour sa part d'abandonner la dichotomie entre déterminisme biologique d'une part et constructivisme culturel de l'autre, soit la vieille opposition nature/culture, au profit d'une vision holiste, dynamique et phénoménologique à la fois, restituant à l'acteur son rôle de sujet. Il suggère pour ce faire (chap. 10) de recourir plutôt au concept de *dwelling* qui pourrait être traduit par *habiter*, au sens fort, comme dans l'expression habiter son corps ou habiter le monde, plutôt qu'à celui, traditionnellement utilisé de *building* (dans l'expression *built environment*). Sa réflexion a le mérite de s'appuyer sur des études plus larges, faisant appel notamment à des philosophes qui se sont penchés sur cet être-au-monde que constitue l'habitat, évoquant aussi bien la Poétique de l'espace de Gaston Bachelard, les œuvres de Martin Heidegger que celles de Maurice Merleau-Ponty.

Dans le cas qui nous occupe ici, nous nous contenterons de retenir l'aspect purement symbolique de l'espace, maison rurale, *villa* ou *palais*, du point de vue du statut social, c'est-à-dire du pres-



tige qui leur est attaché. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour constater qu'à tous les étages de la société il existe un désir de s'aligner sur le niveau supérieur, de montrer de quoi on est capable par différents moyens, mises en scène de soi ou de ses possessions. Les études sur le potlatch des anthropologues culturalistes du début du 20<sup>e</sup> siècle et fonctionnalistes à leur suite, de même que celles sur le don de Marcel Mauss, dans la même ligne, attestent suffisamment et de points de vue divers l'importance de cette « démonstrativité », voire de l'exhibitionnisme visant l'acquisition de prestige et de pouvoir. Pierre Bourdieu parle de distinction et de capital social, Gabriel Tarde (1970) l'aborde sous l'angle de l'imitation.

Personne ne contestera qu'aussi bien que l'habit fait le moine, la maison représente celui qui l'habite, lui confère honneur ou mépris. Il n'est que de citer des exemples récurrents dans la littérature de voyage que nous avons étudiée concernant l'habitat de l'Europe orientale, divisé selon elle, entre « misérables huttes » et « magnifiques palais » (Ruegg, 1991). De manière tout aussi évidente, les dimensions de la demeure, en surface en élévation et en nombre de pièces, confèrent à son propriétaire un plus ou moins haut statut et sont en rapport avec le prix qu'il devra payer pour l'acquérir ou le prix auquel il pourra la vendre. Enfin l'ancienneté de la bâtisse, réelle ou évoquée, achève de lui donner un cachet aristocratique. De même qu'il y a abus de langage à appeler des maisonnettes contigües *villas*, de même on ne saurait parler de châteaux pour des manoirs. Le terme de « maison de maître » me semble plus convenable et précis, car il indique précisément le statut social de l'habitant, par distinction d'avec les ouvriers agricoles, regroupés dans des logements contigus, comme c'est le cas en Toscane par exemple ou en Macédoine, dans les anciennes demeures fortifiées (cula) entourées de leurs fermes, remontant aux temps ottomans. Or il se trouve que, immédiatement en lien avec notre sujet, dans un chapitre de « La société de cour », Norbert Elias (1969, trad. fr. 1974) traite des « structures et signification de l'habitat » (18-45). Bien qu'il s'agisse avant tout de l'Ancien Régime en France et que l'auteur puise en partie ses sources dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, il n'en reste pas moins que cette étude peut nous aider à comprendre,

malgré le décalage historique et géographique, par extension et par analogie, le phénomène des « belles chambres » et des « palais tsi-ganes » que nous nous proposons d'analyser ici. Elias se propose de démontrer deux choses principales dans ce chapitre. Premièrement, en sociologue, que la société de l'Ancien Régime est une société patrimoniale non seulement fortement hiérarchisée mais présentant à chaque échelon de cette hiérarchie une image, voire une copie de l'échelon supérieur. Deuxièmement, en analyste de l'organisation de l'espace, que les *hôtels* qu'habite la haute aristocratie constituent des images réduites du *palais*<sup>1</sup> royal. Cependant et dans le même temps, il remarque que ces hôtels ne sont pas intégrés à l'espace urbain et qu'« on pourrait transplanter une telle maison sans grands changements à la campagne » (p.24). L'auteur relève encore que ces hôtels implantés en ville reproduisent le modèle de la gentilhommière, c'est-à-dire que la cour de ferme est devenue en ville une cour, « une espace représentatif », tandis que le jardin reproduit, toujours en miniature, la campagne (p.21). En ce qui concerne l'appellation de maison proprement dite, Elias nous rappelle que la haute aristocratie française s'identifiait par sa *maison*, à l'image de la maison du roi et non par sa famille, cette notion n'intervenant que tardivement avec la bourgeoisie dont la demeure s'appellera aussi maison par opposition à l'hôtel de l'aristocrate. Enfin, les professionnels ont des « maisons particulières », toujours selon la nomenclature de l'Encyclopédie qu'Elias emprunte.

Pour saisir le phénomène de l'imitation en architecture dans toute son ampleur, imposée ou voulue, il convient d'ajouter ici que les modes architecturales contribuent également à conférer aux habitations un statut privilégié. Avant que ne règne les modes venues des séries télévisées étasuniennes, suite à la popularité grandissante des Alpes évoquée plus haut, la mode du « chalet suisse » se répandit au début du 20<sup>e</sup> siècle, particulièrement en Suisse mais également dans le monde, du moins sous ce nom, si ce n'est sous la forme du bâtiment lui-même. Ce « chalet suisse » dont le modèle ne correspond à aucun type existant dans les Alpes (Ruegg, 1974), mais constitue bien l'idéal-

---

<sup>1</sup> L'Encyclopédie, citée par Elias, fixe l'appellation des demeures des différentes catégories sociales. Ainsi seul le Roi peut-il avoir un *palais*, à l'exception des princes. Plus tard, ce terme est accordé aux hauts tribunaux ainsi qu'aux résidences du haut clergé (Elias, op. cit., p.33)

type bourgeois d'un logement primitif, s'est répandu jusqu'à la lisière des villes sur le bord des lacs, premier exemple des résidences secondaires ou d'été, du temps où l'on se déplaçait encore à cheval et en diligence. Pour sa part, la mode du béton armé brut, bien plus tardive, mais encore en vogue dans les régions périphériques, donne à son adepte un statut de modernité qui tranche avec les habitations traditionnelles originales ou rénovées. On parlera alors de « maison d'architecte », ce qui ne manquera pas de conférer à ces demeures non seulement un caractère et un statut spéciaux, mais un prix plus élevé.

La « gentrification » de l'habitat construit constitue d'ailleurs un thème de recherche bien établi, étant donné l'émergence d'une classe de nouveaux riches dans bien des pays émergents et particulièrement dans l'ancien empire soviétique (Humphrey, 1997), depuis la chute du mur de Berlin. Nous allons cependant nous concentrer sur un aspect seulement de cette « distinction », à savoir le fait que l'espace en est inoccupé, mais néanmoins visible, voir exposé.

## **ESPACES INOCCUPÉS: LUXE ET NÉCESSITÉ**

Or on constate que d'une part, ce que l'on nomme la crise du logement dénonce le manque d'espaces habitables, singulièrement la construction de logements de plus en plus exigus (et chers) mais que d'autre part, les logements vides augmentent, du moins ceux qui le sont temporairement. Il peut s'agir de résidences secondaires, compensant ponctuellement pour leurs occupants, l'exiguïté de leur résidence principale en ville, ou plus traditionnellement, comme son nom l'indique, d'un lieu de résidence annexe, inaccessible durant les périodes de travail ou d'occupation à la ville. On ne devra pas oublier cependant que la tradition inverse, l'absentéisme domanial, à savoir l'absence des seigneurs de leurs domaines et manoirs de campagne, auxquels ils préférèrent la ville et surtout la cour, du moins en hiver, remonte bien plus haut dans le temps<sup>2</sup>. Cet aspect est également abor-

<sup>2</sup> C'est le reproche d'absentéisme qui est fait aux Magnats latifundiaires hongrois à la fin du 18<sup>e</sup> siècle par les représentants du physiocratisme, absentéisme entraînant une faible production agricole et assimilé à un laisser-aller général. La même remarque vaut pour l'aristocratie russe et roumaine (Ruegg, 1991) qui se contentent de pratiquer des cultures extensives sur leurs vastes domaines confié à des intendants.

dé par Elias qui souligne la mobilité des hommes de cour, résidant tantôt en ville, tantôt à Versailles auprès du Roi, tantôt dans l'un de ses domaines à la campagne, « d'où ils tirent en général leur nom, une bonne partie de leurs revenus » (Elias, op. cit. 21). Après les révolutions, les propriétaires qui ont pu sauvegarder leurs biens ou ceux qui les ont acquis à leur tour, y pratiquent la résidence d'été dans le contexte des vacances. Ces résidences d'été où demeurent parfois des parents plus âgés sont les « maisons de famille » si souvent évoquées dans la littérature française de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Toujours est-il que cette sorte de semi-nomadisme, qu'il soit aristocrate ou populaire, laisse des maisons vides, des palais déserts, des résidences inoccupées. Nous ne pouvons pas attribuer cependant la même valeur symbolique à l'un et l'autre phénomène. Dans le premier cas, l'aristocrate se doit de résider en ville pour maintenir son statut à la cour. Sa résidence rurale inoccupée le reste de l'année inaugure à sa manière la mode de la résidence d'été des familles bourgeoises. La résidence secondaire qui se répand au 20<sup>e</sup> siècle peut être considérée à son tour comme un pâle reflet populaire de cette coutume aristocratique puis bourgeoise et situe le niveau économique de son propriétaire, mais elle n'est pas nécessairement acquise dans ce seul but. Elle obéit en fait à des impératifs complexes, en partie compensatoires à l'exiguïté du logement urbain et également à celui du rythme de travail aligné sur la notion de week-end, au temps des congés payés. Le modèle architectural qui prévaut est habituellement local et rural et participe de ce mouvement hygiéniste du 20<sup>e</sup> siècle de retour à la nature et à la saine campagne. Il ne faudrait pas oublier cependant que c'est à cause de ou grâce à l'exode rural, sans retour encore à ses débuts, que ces premières résidences secondaires voient le jour, sans qu'il soit nécessaire de construire de nouveaux bâtiments. Le château ou le manoir du propriétaire terrien à la campagne suit au contraire un modèle d'architecture aristocratique savante, non lié à la géographie locale. Il sera imité non pas par les pendulaires des week-ends, mais bien par les nouveaux riches en quête de reconnaissance et de prestige.

## PALAIS TSIGANES

Le cas des « palais tsiganes » de Roumanie s'inscrit parfaitement dans ce contexte d'imitation et de recherche de prestige. De quoi s'agit-il ? Ce sont de vastes et hautes demeures à étages, érigées souvent à la hâte à la périphérie des villes, le long des routes principales, dont la cour est enfermée, côté rue, par de massives grilles en fer forgé dont la fabrication est un des métiers des Rom/Tsiganes, ceux qui appartiennent à la branche des ferronniers (*fierari*). Les styles en sont variés mais toujours clinquants, que ce soit par les matériaux utilisés, fer forgé, marbre abondant, tuiles vitrifiées de couleur vive et toits de tôle brillants ou par le décor animal et floral en ronde-bosse, ou encore la forme et le décor surajouté des toitures rococos en fer blanc et les inscriptions indiquant le nom de la « villa ». Ils demeurent souvent inachevés, soit que les façades ne soient pas entièrement recouvertes de marbre, soit que la peinture fasse défaut, soit encore que l'escalier monumental ou les balcons restent à nu. De ce fait ils peuvent aussi se dégrader rapidement et avoir des apparences d'abandon.

Leur apparition a défrayé la chronique et les lazzis, car cet habitat ne correspond pas du tout à l'image traditionnelle de l'habitat tsigane mais bien, en revanche, à leur légendaire insouciance dans tous les domaines. Certes depuis la sédentarisation des Rom/Tsiganes en Europe de l'est, survenue comme nous l'avons dit avec l'instauration du communisme, la tente et la roulotte ne devraient plus faire partie des clichés correspondant à leur habitat. Mais les clichés ont la vie dure et sont entretenus par le cinéma et la littérature. Aujourd'hui les Rom/Tsiganes connaissent un habitat sédentaire et quand ils ne vivent pas comme tout le monde dans des « blocs », ils habitent des maisons basses, souvent délabrées, en torchis que certains fabriquent eux-mêmes<sup>3</sup> ; couvertes d'un mauvais toit de chaume ou de tôle ondulée, cachées plutôt que visible elles sont habituellement confinées dans des zones marginales des villes et des villages. On ne saurait généraliser pour autant. Dans le même village

<sup>3</sup> C'est un de leurs métiers que de produire des briques crues, séchées au soleil. Ce groupe se nomme Caramidari = faiseurs de briques.

étendu des collines des Munti Apuseni, en Transylvanie, j'ai pu voir des maisons rurales construites en bois, selon la tradition locale et bien entretenues, habitées par des Rom/Tsiganes forgerons et, plus loin, à quelques centaines de mètres, une agglomération que l'on ne peut appeler hameau, faite de taudis croulants, habités cette fois par des Rom/Tsiganes mendiants. Dès notre arrivée avec l'instituteur, nous avons essuyé une salve de plaintes et de demandes pressantes.

Il est vrai que la plupart des nouveaux « palais » restent non seulement inachevés, mais également inhabités. Bien qu'ils apparaissent dans les années qui suivent l'ouverture des frontières et l'entrée dans l'Union européenne de la Roumanie, en 2007, le phénomène est antérieur à la chute du mur de Berlin, comme en témoignent les palais de Soroca, ville située au nord de la République de Moldova. Selon nos informations, recueillies auprès des propriétaires, ceux-là auraient surgi dès les années 1980, financés avec l'or et les autres métaux recueillis ou marchandés par les Tsiganes en Union soviétique. Il n'est pas de notre propos de rechercher quels furent les premiers de ces palais. Toujours est-il qu'ils recouvrent en peu de temps l'ensemble du territoire roumain et même certaines zones urbaines, comme c'est le cas de Timisoara à l'ouest du pays ou à Constanta, dans le sud-est, alors que d'habitude les quartiers tsiganes se trouvent toujours à la périphérie. Décrits comme « tsiganes » dès leur apparition, ces édifices véhiculent bien davantage qu'une identité ethnique (Ruegg, 2013, 2015 ; Klaufus, 2000) ! Des articles et des monographies illustrés, plus ou moins sensationnalistes, leur ont été consacrés (Graef, 2008). Une typologie en a même été élaborée, distinguant les divers modèles ou styles architecturaux suivis, type mansardé à la française, toits à bulbe à la moghol, appareil de briques à la soviétique et caetera. Cependant, en se focalisant sur l'ethnie des propriétaires, on perd de vue une bonne partie de la symbolique de cet habitat.

La caractéristique que nous avons déjà signalée, à savoir qu'ils sont vides la plupart du temps, nous retiendra ici. Bien sûr on peut ne voir dans ce trait que le fait d'un ingénieux investissement pour le futur, davantage pour la génération à venir d'ailleurs que

pour le marché immobilier, mais il faut y voir certainement aussi la volonté de montrer sa richesse, d'avoir comme le dit si bien l'expression française, « pignon sur rue ».

## LA BELLE CHAMBRE

Ces maisons vides, ces palais inoccupés m'ont fait penser à d'autres espaces réservés, plus restreints, à savoir dans la tradition rurale en Roumanie, « la belle chambre (*odaia frumoasa*) », appelée ailleurs chambre blanche ou encore chambre propre, auxquels je souhaite maintenant les comparer. Quoiqu'elle ne soit pas limitée à la Roumanie, bien entendu, car les frontières nationales ne correspondent jamais aux frontières architecturales, la pratique de la belle chambre a été signalée et bien étudiée par les ethnographes roumains. Il s'agit d'une pièce d'apparat, habituellement laissée inoccupée, mais renfermant les trésors de la maison : mobilier, vaisselle, coffres, linge etc. Elle n'apparaît il est vrai que tardivement, selon les modèles d'évolution du plan publiés par les ethnographes roumains, soit au début du 20<sup>e</sup> siècle (Stahl, 1958). Il faut toutefois relever qu'elle sert également de pièce de réception lors de fêtes, des mariages etc., ainsi que de chambre pour des hôtes que l'on veut honorer. Cette chambre, inutile si l'on veut, non pas vide mais inoccupée, est certes considérée comme un stade tardif de l'évolution de la maison rurale par les spécialistes, mais elle mériterait d'être placée dans un contexte symbolique et historique plus vaste. Sans vouloir nécessairement nier toute création dans l'architecture rurale, il y a fort à parier pour que cette innovation soit le résultat d'une « influence » extérieure, urbaine ou aristocratique, ainsi que l'illustrent maints autres traits des us et coutumes ruraux tenus trop longtemps pour purement ou typiquement issus de la campagne et du génie paysan (Ruegg 2011a). Le costume, dit populaire, en est un des exemples les plus manifestes, influencé sans doute par les modèles aristocratiques et urbains. Il est vrai qu'en retour, l'aristocratie et la ville imitent les modèles paysans, comme le montre l'exemple flagrant de la Reine Marie de Rouma-

nie (1875-1938), anglaise ayant épousé le roi Ferdinand et portant volontiers le costume de ses paysannes<sup>4</sup>. Le phénomène est bien connu concernant la musique également, les airs populaires étant repris par les compositeurs savants de la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour en faire aussi bien de la musique instrumentale que des opéras. Pourquoi n'y aurait-il pas d'emprunts réciproques dans l'habitat ?

Nous avons montré ailleurs (Ruegg 1991) comment les soucis d'économie de sécurité et d'hygiène sont étrangers au monde rural d'Europe centrale-orientale, mais interviennent dans son architecture par le biais des normes imposées par l'administration impériale pour la construction des villages coloniaux à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. En effet, durant deux siècles, la Monarchie autrichienne envoie des colons dans les provinces nouvellement conquises à l'est pour « restructurer » et développer ces plaines fertiles se trouvant aujourd'hui à l'ouest de la Roumanie, à la frontière hongroise. Pour eux, l'administration viennoise dessinera, sous le règne de l'empereur Joseph II, non seulement les plans des maisons qu'ils devront construire, mais également les plans des villages orthogonaux qu'ils devront créer. Rien n'est laissé au hasard : des instructions détaillées sont données aux maîtres d'œuvre pour la préparation et l'exécution des travaux. Elles correspondent aux normes en vigueur, à savoir celles dictées par les sciences politiques de l'époque. Il s'agit globalement de l'illumination (*Aufklärung*) dont Joseph II s'inspire pour l'établissement de ses colonies. En résumé, il s'agit de rationaliser l'habitat par des mesures d'économie, de sécurité et d'hygiène. En effet, le bois est précieux dans ces plaines argileuses, les incendies dévastateurs ainsi que les épidémies, aussi bien pour les gens que pour les bêtes. Il convient donc de prévenir ces maux par des mesures appropriées.

Les plans des maisons coloniales comportent ainsi trois pièces et un foyer central donnent sur une cheminée. La configuration imposée permet d'obtenir des pièces sans fumée, chauffées depuis la cuisine au centre du bâtiment. Par rapport à la pièce de séjour traditionnelle dotée d'un four dont la gueule s'ouvre à même la pièce et y répand par conséquent de la fumée<sup>5</sup>, les cheminées étant inexistantes

<sup>4</sup> Voir le catalogue de l'exposition de 2016 au Musée historique de la ville de Bucarest

<sup>5</sup> On connaît d'ailleurs aussi en allemand l'appellation analogue de *Rauchkuche*, indiquant une



jusque-là, on comprendra qu'une chambre de séjour sans fumée se nomme propre, belle ou blanche, l'autre devenant du coup la pièce noire, aussi bien dans les langues slaves que roumaine. Pas plus que l'architecture savante, l'architecture rurale n'est à l'abri des influences et des emprunts qu'ils soient d'ordre pratique ou esthétique. On pourrait, à la suite des ethnographes les moins nationalistes du sud-est européen, signaler plusieurs emprunts architecturaux faits non seulement aux voisins mais également aux traditions artistiques néoclassiques et néo-baroques, pour ce qui concerne l'Europe centrale et orientale. A plus forte raison dans les anciens bourgs commerciaux et villages coloniaux en contact avec l'extérieur, les modes urbaines seront adoptées. Ainsi les pignons chaulés et peints de couleurs pastel des maisons alignées sur la rue, leurs colonnades en stuc et leurs inscriptions portant la date et parfois le nom du propriétaire se répandent des banlieues de la capitale Vienne, jusque dans le Banat roumain, serbe et hongrois, en passant par la Croatie et la Hongrie. Plus simplement et plus communément, on rappellera que dans certains villages des campagnes roumaines où l'on construit en madriers, on a coutume de recouvrir les parois de chaux pour donner à la maison une apparence plus urbaine et solide, l'apparence de la construction en brique (Petrescu 1969, p. 69). Spécifiquement, le spécialiste de l'architecture paysanne roumaine, Paul Petrescu reconnaît l'influence de l'architecture aristocratique sur la maison paysanne, notamment en Munténie où les plus riches maisons à étage, comprennent une loggia, nommée foisor, débordant de la véranda et surplombant l'entrée de la cave des paysans-vignerons. Ces bâtiments ruraux ressemblent en effet aux *Cula* ou maisons fortifiées des résidences campagnardes des boyards.

Mais revenons à notre belle chambre ! Elle peut servir de serre meubles, chauffé ou non, mais remplit toujours l'office de pièce d'apparat et de chambre pour les hôtes que l'on désire honorer. Il me semble vain d'en rechercher l'origine absolue pour pouvoir retracer sa diffusion. Nous en avons trouvé des exemples en effet aussi bien en Toscane qu'en Roumanie. Dans son roman-mémoire *Harmonia*

---

cuisine « noire » enfumée, sans hotte d'évacuation.

Caelestis, Peter Esterhazy (2001, p. 502) note sa présence en Hongrie, dans le village où a été déporté sa famille. Elle est nommée chambre propre et elle leur a été cédée par le paysan obligé de les accueillir dans sa remise. Les modes se répandent, nous l'avons dit, mais peuvent apparaître en plusieurs endroits à la fois, sans qu'il n'y ait nécessairement de contact. Combien de salons dans la petite bourgeoisie en Europe étaient également inoccupés, les fauteuils recouverts de housses, durant l'année, pour ne pas les user, en dehors des grandes occasions ? Cependant il faut également tenir compte des différentes modes non seulement liées à l'habitat et à un niveau plus global, celles que suivent aussi les usages, nourriture, vêtements, bijoux, meubles, imitant qui Paris, Londres ou Milan et enfin les Etats-Unis et depuis, les modes mondialisées sans visage particulier. A titre d'exemple, dans l'une de ces *Cula* de Roumanie mentionnées plus haut, transformée en musée, dans le Gorj au sud-ouest du pays, j'avais pu observer la présence simultanée de deux salons, l'un à la turque, à savoir une pièce semi-circulaire couverte de tapis et bordée d'un banc recouvert de tissus que l'on déplie et étend sur le sol pour dormir, l'autre, pièce rectangulaire, véritable salon viennois où ne manquait pas même le piano. Cet exemple montre à merveille comment les modes circulent de la capitale dans la province et la périphérie et comment, en l'occurrence, l'Orient et l'Occident peuvent se conjuguer dans une même habitation dans un lieu de rencontre qui fut d'ailleurs plutôt belliqueux. Cela permettra d'expliquer aussi, dans les palais tsiganes, la variété des modèles empruntés pour la décoration et l'aménagement des espaces intérieurs, tantôt orientaux et même indiens, pour illustrer l'origine présumée des Tsiganes, tantôt nordaméricains, pour montrer que l'on n'est pas en retard sur les séries de la télévision étatsuniennes.

Ainsi donc en Roumanie la chambre propre ou belle pourrait être issue, en partie au moins et dans certaines zones, des nouveaux plans à trois pièces introduits pour les colons germaniques en Banat à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, signalée plus haut, qui, faisant passer la bouche du poêle de la pièce d'habitation dans le foyer-cuisine de la pièce centrale (entrée) pourvue d'une cheminée, transforme la chambre

noire en chambre de séjour sans fumée. La seconde chambre peut servir de chambre à coucher ou de remise avant de devenir, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, belle chambre inoccupée, placée de l'autre côté de l'entrée ou à la suite de la chambre de séjour (Stahl, 1958). Selon Vladuti, cette pièce peut porter aussi le nom de chambre de devant (*casa dinainte*), de grande chambre (*casa mare*), de belle chambre (*casa frumoasa*) ou encore chambre (*casa curata*) ou pièce propre (*odaie curata*) et même de *casa de paradie*, c'est-à-dire chambre de parade (Vladuti, 1973, p. 165). Cette dernière appellation mérite qu'on la retienne puisqu'elle est celle même qui désigne certains appartements dans les hôtels de la noblesse décrits par Elias, comme on le verra plus bas. L'existence de la chambre d'apparat fait bien apparaître à nouveau ce que l'on pourrait nommer l'embourgeoisement ou plus exactement l'aristocratisation de la maison paysanne à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Au même moment, l'aristocratie s'entiche à son tour des coutumes et objets paysans, anticipant les florissants marchés d'artisanat du siècle suivant, accompagnés du tourisme rural. A l'initiative d'amateurs aristocrates et savants de ruralité idéalisée, des musées paysans se créent, célébrant le génie de la production rurale authentique, tandis que simultanément, les paysans imitent les modèles aristocratiques et urbains, tant dans leur « costume traditionnel » que dans leur mobilier et leurs habitations, déjà mentionnés.

On aurait tort de penser que le paysan est économe par nature et protège son environnement. Les preuves du contraire abondent, ne serait-ce que dans le traitement quotidien des déchets. De même son comportement peut nous paraître étonnant et prodigue en ce qui concerne l'habitat. Alors que la maison rurale traditionnelle en Roumanie est de dimensions réduites, comment le paysan peut-il réserver une pièce à l'apparat ? Cependant la littérature consacrée à la maison paysanne et les musées en plein air européens nous montrent que cette belle chambre, chambre propre, ou chambre du haut selon le cas (Allemagne du Nord), ou encore chambre blanche (Pologne) est très fréquente et comporte effectivement un caractère de luxe imitant la bourgeoisie urbaine qui elle-même prenait ses modèles auprès de l'aristocratie. En lisant attentivement le texte cité de Nor-

bert Elias à propos de l'habitat sous l'ancien régime, on ne pourra être que frappé par une des caractéristiques de la composition du plan des hôtels de la haute aristocratie. Elias relève en effet dans ces plans l'existence d'un « appartement de parade », complémentaire et opposé à « l'appartement de société », ce dernier réservé à « la vie de salon » plus intime :

« L'appartement de parade [...] est le symbole de cette position publique assez étrange qu'occupent les grands de l'ancien régime, même quand ils n'assument aucune charge publique. C'est là qu'ils reçoivent, en général en fin de matinée, les visites officielles d'égaux ou de personnages d'un rang plus élevé. [...] C'est là qu'ils accueillent, en leur qualité de représentants de leur 'maison', des personnes venues s'entretenir avec eux. » (Elias, op. cit. p.30)

Or il existe également dans ces hôtels une chambre à coucher *de parade* ainsi qu'un lit *de parade*, car la société de cour, contrairement à la société bourgeoise et à la nôtre aujourd'hui encore, ne découpe pas la sphère privée de la sphère publique de la même manière. Chambre à coucher et lit demeurent pour les modernes affaire privée, localisés dans un espace fermé, invisible pour les visiteurs. Il reste cependant que l'élément parade existe à tous les échelons de la société et de l'habitat, même si, comme l'écrit Elias pour l'ancien régime, « les couches sociales inférieures n'ont pas besoin de représenter, elles n'ont pas d'obligations de classe » (Elias, op. cit., p.36) et que, même ou déjà, dans la maison de la haute bourgeoisie, l'appartement de parade fait défaut. La parade peut s'exprimer très frustement dans ces « couches sociales inférieures » aujourd'hui, par exemple par des reproductions de tableaux célèbres, suspendus aux murs du salon, par des souvenirs ramenés de voyage mis en évidence dans les vitrines de l'armoire à vaisselle – une tour Eiffel, une tour de Pise, une statue de girafe ou de femme africaine, voire, comme au temps du communisme, par des emballages de produits de luxe occidentaux, parfums ou alcools exposés de la même manière au salon, à la vue des invités.

Si l'on accepte de placer ces espaces de prestige, chambres d'apparat et palais tsiganes dans le plus vaste contexte de la symbolique, voire de la dépense somptuaire que Veblen attribuait aux seules classes oisives (Veblen, 1970), il est possible d'en tirer des conclusions plus générales et d'échapper surtout à la tentation de limiter ces phénomènes à leurs composantes ethniques, locales ou historiques. Il n'est pas rare d'ailleurs de voir dans les intérieurs des palais tsiganes habités un luxe tout aussi clinquant que le décor extérieur. Ainsi, dans la maison du chef des Rom/Tsiganes orthodoxes, située à l'entrée de Constanta, vaste palais qui abrite toute sa famille étendue, j'ai pu voir la réplique de salons massifs américains, des peintures murales monumentales, de vastes lustres et des ventilateurs au plafond et d'innombrables tapis multicolores, momentanément mis à sécher à l'extérieur sur les balustrades des balcons, après les nettoyages de printemps. A Soroca, la visite de la maison d'un nouveau *businessman* converti au Pentecôtisme, me révéla un décor à l'orientale, c'est-à-dire ici à l'indienne, avec des tentures et des meubles rappelant l'Inde d'où sont censés venir ces Rom. A moitié occupée, la nuit seulement, la maison confirmait cette fonction de prestige puisque dans la cour, l'ancienne maison basse et cuisine d'été, continuait de servir de lieu de vie aux occupants. La femme y préparait le repas et l'homme y tenait son bureau, muni même d'une petite bibliothèque qu'il exhiba pour me prouver son intégration sociale, déjà évoquée oralement par le fait qu'il envoyait ses enfants à l'école et qu'il avait cessé de fumer et de boire de l'alcool, en bon sectateur de sa confession.

## CONCLUSION

Il nous semble ainsi possible de placer les objets apparemment disparates que nous avons analysés, appartements d'apparat des hôtels et palais aristocratiques, belles-chambres rurales et palais tsiganes, sous la catégorie d'espaces de prestige, le plus souvent inhabités. Ils illustrent chacun à leur manière la démonstration gratuite de richesse à la recherche de prestige, appelée aussi dépense ostent-

tatoire. Contrairement à des préjugés utilitaristes, l'habitat construit peut fort bien comprendre des espaces vides ou inemployés, même dans des catégories de population ne jouissant pas d'un statut économique très élevé, comme les paysans des Carpates. Par ailleurs, l'analyse purement architecturale, stylistique ou ethnique, ne nous dit rien de la *valeur* attribuée à ces espaces inutiles ou plutôt inutilisés. En ce qui concerne les Rom/Tsiganes, nous savons que leur posture sociale est plus exposée, ce qui explique peut-être leur hybride. En effet, si après avoir été écartés des villes, placés à la périphérie des villages et même parfois relégués hors des cimetières communs par leur coreligionnaires, ils peuvent dorénavant s'afficher au cœur même des villes, on peut concevoir qu'ils le fassent avec ostentation. En cela comme en ce qui concerne leurs emprunts aux différents styles d'architecture, occidentaux ou orientaux, anciens ou nouveaux, nous avons montré ailleurs (Ruegg, 2015) qu'ils ne se comportent pas fondamentalement autrement que les nouveaux riches de tous les temps, qu'ils résident à Hollywood, en Roumanie ou en Arménie. Les modèles à imiter restent les mêmes en Occident et dans le monde globalisé. Il s'agit successivement de l'Égypte ancienne,<sup>6</sup> de la Grèce pour les Romains déjà, de Rome pour les Barbares, de l'Antiquité pour la Renaissance et le Baroque, du Moyen-Age pour le 19<sup>e</sup> siècle et de tous les styles néo possibles pour le 20<sup>e</sup> siècle. Umberto Eco (1985) l'a montré pour les nouveaux riches nord-américains dans un intéressant essai intitulé « La guerre du faux ».

Ainsi le paysan émancipé et l'ouvrier émigrant imitent le citadin bourgeois, le bourgeois ayant imité l'aristocrate, l'aristocrate le roi, puis avec l'avènement de la nation représentée par son paysan autochtone, on se prend à imiter le paysan, Selon que le statut social et la mode confèrent aux modèles un prestige enviable ou un quelconque avantage, on n'hésitera pas à se les approprier.

---

<sup>6</sup> Quoique la seule pyramide que j'aie vue imiter se trouve à Astana au Kazakhstan.



Image 1: Décor de prestige et cluj, photo F. Ruegg.



Image 2: Gentrification cluj, Photo F. Ruegg.

Espaces de prestige: de l'hôtel aristocratique au palais rom / tsigane, en passant par la belle chambre du paysan.



Image 3: Palais de style orientele Soroca, Photo F. Ruegg.



Image 4: Palais habité Soroca, Photo F. Ruegg





Image 5: Palais non terminé Caranseb, Photo F. Ruegg.



Image 6: Palais non terminé Soroca, Photo F. Ruegg.

Espaces de prestige: de l'hôtel aristocratique au palais rom / tsigane, en passant par la belle chambre du paysan.



Image 7: Toit décoré cluj, Photo F. Ruegg.

## RÉFÉRENCES

- BOURDIEU, P. La maison ou le monde renversé. In: *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de de trois études d'ethnologie kabyle*. Paris, Genève: Droz, pp. 45-59, 1972.
- CHOAY, F. *L'urbanisme, utopie et réalités*. Paris: Seuil, 2014.
- CLAVAL, P. *La Conquête de l'espace américain. Du Mayflower à Disneyworld*. Paris: Flammarion, 1990.
- COLONI, M.-J. *De leurs terres au béton*. Genève: Georg, 1999.
- ECO, U. *La guerre du Faux*. Paris: Grasset, 1985.
- ELIAS, N. *La société de cour*. Paris: Flammarion, 1985.
- GRAEF, R. *Palatele țiganești*, Cluj: Working Papers in Romanian Minority Studies. 2008.
- HALL, T. *La dimension cachée*. Paris: Seuil, 1966.
- HUMPHREY, C. The villas of the new Russians. *Focaal*, n°. 30-31, pp.85-106, 1997.
- INGOLD, T. *The perception of the environment*. London: Routledge, 2003.
- JAULIN, R. *La paix blanche*. Introduction à l'ethnocide. Paris: Seuil, 1970.
- KLAUFUS, C. Dwelling as representation: Values of architecture in an Ecuadorian squatter settlement. *Journal of Housing and the Built Environment*. Volume 15, Issue 4, pp. 341-365, 2000.
- LEBEUF, J.-P. *L'habitation des Fali*. Paris: Hachette, 1961.
- LEROI-GOURHAN, A. *Le geste et la parole*. Paris: Albin Michel, 1964.
- OLIVER, P. (Ed.). *Encyclopedia of vernacular Architecture of the World*. New York: Cambridge University Press, 1997.
- PETRESCU, P. Arhitectura. In: *Arta Populara romaneasca*. Bucuresti: 1969.
- REICHLER, C. *La découverte des Alpes et la question du paysage*. Lausanne: Georg, 2002.
- ROUX, M. *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*. Paris: l'Harmattan, 1999.
- RUEGG, F. A propos du chalet suisse. *Revue roumaine d'Histoire de l'Art*. Vol. X, n°. 2, pp. 227-240, 1973.
- RUEGG, F. A l'Est rien de nouveau. De la barbarie à la civilisation ? Genève: Georg, 1991.
- RUEGG, F. La maison paysanne: histoire d'un mythe. In *Folio Archigraphy*, Gollion, 2011a.

- RUEGG, F. Tsiganes musulmans de la Dobroudja. Entre ethnicité et religion : le mythe des origines écorné. In: PRESCENDI, F. & Y. VOLOKHINE, Y. (Éds.). *Dans le laboratoire de l'historien des religions, Mélanges offerts à Philippe Borgeaud*. Genève: Labor et Fides, Genève, 2011b, pp.175-192.
- RUEGG, F. Gypsy Palaces: a new Visibility for Roma in Romania? *Urbanities, the Journal of the IUAES Commission on Urban Anthropology*, Vol. 3, n° 1, pp.3-21, 2013.
- RUEGG, F. Les nouveaux riches en leurs « palais » : un aspect de la transformation urbaine dans les pays anciennement socialistes. *Diogène*, n° 251-252, pp. 130-146, 2015/3.
- STAHL, P.-H. Planurile caselor romînesti taranesti. *Studii si comunicari*. Muzeul Brukental, 1958.
- TARDE, G. *Les lois de l'imitation*. Paris: Kimé, 1993.
- VLADUTIU, I. *Etnografia romaneasca*. Bucuresti: Editura Științifică, 1973.
- VEBLEN, T. *Théorie de la classe de loisir*. Paris: Gallimard, 1970.